

Trésors pédagogiques du Sud

Si nous partions à la découverte des pédagogies du Sud ? De la « pédagogie des opprimés » du Brésilien Paulo Freire à la structure même des savoirs autochtones d'Equateur ou de Papouasie. De quoi poser un regard renouvelé sur nos « apprenants », nos éducations.

Se poser la question « Et le Sud dans tout ça ? », c'est notamment se demander si en Amérique latine, en Afrique ou en Asie, des pédagogues reconnus ou anonymes n'auraient rien à nous apprendre. Une façon aussi de questionner l'hégémonie éducative occidentale, qui depuis des décennies exporte notre modèle scolaire jusqu'au fin fond de l'Amazonie. Car à force d'en parler et d'y vivre, on en aurait presque oublié que l'école occidentale n'a ni le monopole ni la recette universelle pour éduquer les 6 milliards d'hommes et de femmes. D'autres types d'éducation existent : populaire, informelle, permanente... D'autres formes d'écoles également. De quoi soulager par ailleurs les enseignants d'ici et d'ailleurs sur les épaules desquels la société a trop vite tendance à déposer son avenir. De quoi répondre aussi aux besoins des enfants qui, au Nord comme au Sud, sont au ban des bancs.

Penser l'éducation aussi en dehors de l'école

Les pédagogies du Sud recèlent un potentiel d'innovation énorme. Tout d'abord, elles ébranlent la croyance assimilant le savoir exclusivement à l'école et à tout ce qui est scientifique. Rien de plus logique, dans un monde où 77 millions d'enfants ne sont pas scolarisés¹ et 18 % des adultes sont analphabètes (38 % en Afrique). Dans ces pays, les apprentissages passeront davantage par l'éducation informelle, portée par la communauté tout entière : la famille, quelques femmes du village, les anciens... En résultent des pratiques, des méthodes et des finalités beaucoup plus collectivistes, construites avec le groupe et partant réellement des besoins de la communauté-même². Un rôle important aussi y est joué par les associations d'éducation permanente ou populaire qui développent des objectifs de transformation sociale.

En découle également une place de choix accordée aux savoirs de pratiques traditionnelles transmis par « vu-faire » ou « ouï-dire ». Soulignons notamment une connaissance très ancrée des cycles naturels et de l'environnement local (par exemple au niveau de l'agriculture). Des savoirs empiriques vus parfois d'un mauvais œil par ici, car « non scientifiques », « pas modernes ». Or, bien avant l'émergence des problèmes environnementaux, la structure même des savoirs populaires reposait sur la connaissance de l'interdépendance de tout ce qui constitue l'écosystème.

Pas que du cognitif

Ces savoirs empiriques, souvent disparus chez nous, ont tendance aussi à s'évaporer à l'autre bout du monde, tant l'impérialisme cognitif a largement détruit et déformé les pédagogies non occidentales. Des savoirs que nous gagnerions à revaloriser chez nous. Parce qu'ils naissent du lien social et le nourrissent. Parce qu'ils nous réconcilient aussi avec « l'autonomie pratique », celle qui nous apprend à réparer, à fabriquer, à avoir confiance en nos propres compétences. Et ainsi sortir un peu du « tout à la consommation ».

Il ne s'agit pas non plus d'idéaliser tout ce qui se fait au Sud, souligne Corinne Mommen, d'ITECO, ONG belge d'éducation au développement : « *Je pense que les pédagogies du Sud peuvent nous inspirer, notamment par leur caractère militant et parce qu'elles permettent de questionner certaines de nos pratiques ; mais ce serait une erreur de les reprendre telles quelles chez nous, le contexte, les enjeux sociopolitiques, les publics et les cultures étant différents* ».

Partir de la réalité de l'apprenant

En nous montrant l'importance de l'éducation non formelle et populaire, construite collectivement, le Sud nous livre également un autre message : partons des besoins des apprenants, de leur contexte et de leur réalité. Historiquement, l'école a parfois eu du mal avec l'altérité. C'est vrai au Sud, mais aussi chez nous. Alors qu'il pourrait être un merveilleux ascenseur social, le système scolaire relègue pourtant encore principalement les couches les plus fragiles de la population, notamment issues de l'immigration.

Avant de concevoir une animation ou un cursus pour un public cible, par exemple pour des jeunes précarisés, il est indispensable de connaître leur réalité, leurs priorités, leurs préoccupations.

« *Pour sensibiliser à l'environnement dans un quartier dit « difficile », il faut d'abord s'ancrer dans ce quartier, connaître les initiatives qui existent, ses cultures, s'appuyer sur son tissu associatif, ne pas vouloir coller une stratégie éducative pensée en vase clos* », estime Corinne Mommen. Et sa collègue, Namur Corral, de souligner l'importance de prendre distance avec sa propre culture : « *L'observation critique de sa propre culture ne peut pas être épargnée si on veut comprendre l'autre et négocier sens et valeurs avec lui. Il faut prendre en compte les dimensions psychologique,*

Les pédagogies du Sud questionnent l'hégémonie éducative occidentale, qui, depuis des décennies, exporte notre modèle scolaire jusqu'au fin fond de l'Amazonie.



historique, sociopolitique et économique qui influencent la rencontre. C'est la seule manière d'esquiver les dérives culturalistes, si à la mode aujourd'hui »

Un enjeu social

Paulo Freire, pédagogue brésilien qui a inspiré des éducateurs progressistes du monde entier, dont ITECO, ne dit pas autre chose. Dans sa « Pédagogie des opprimés », Freire s'oppose à une conception bancaire de l'éducation dans laquelle l'éducateur détient le savoir et la vérité et l'apprenant les reçoit. L'école nous apprend trop souvent quoi penser et non comment penser. Il y a là pour le Brésilien un enjeu politique (pédagogie des oppresseurs). Cette conception classique utilisée massivement par la forme scolaire est oppressive dans la mesure où l'élève est considéré comme un réservoir vide qu'il faut remplir sans jamais lui donner les moyens d'une compréhension critique du monde, ni les moyens d'agir sur ce monde. Freire place l'apprenant au centre de son apprentissage. Il propose un véritable échange entre éducateurs et apprenants. L'éducateur/trice doit être prêt à questionner son rôle et, à un moment, remettre en cause la position de pouvoir qu'il assume. Il s'agit de donner aux élèves, par le dialogue, les moyens de s'appropriier les savoirs, dans l'action, en posant des problèmes liés à leur milieu de vie (pour Freire : aux oppressions qu'ils subissent)⁴.

Et si l'ErE était brésilienne ?

On retrouve beaucoup de points commun entre l'Education relative à l'Environnement (ErE) et Freire. Tout comme l'éducation populaire de Freire, l'ErE veut susciter la participation citoyenne, l'esprit critique et placer l'apprenant au cœur de son apprentissage. La différence ? La visée politique comme première finalité. Freire voit l'éducation d'abord et avant tout comme un facteur de transformation sociale et d'émancipation, permettant aux « opprimés » de « se libérer ». A l'opposé de la « manipulation bienveillante » (ex : technique du pied dans la porte) parfois pratiquée pour sensibiliser à l'environnement, si efficace pour changer les comportements ... (lire à ce sujet le *Symbioses* n°70 : « Comment changer les comportements ? »).

« On ne va pas changer le monde uniquement en consommant équitable

et en triant nos déchets, même si c'est nécessaire, lance Adélie Miguel Sierra, également d'ITECO, provocatrice. La question centrale de l'éducation, c'est « qu'est-ce qu'on fait ensemble pour changer notre réalité. » La finalité est la transformation sociale ».

Comment traduire cela concrètement, en actions ? « En s'impliquant dans des actions locales collectives visant des changements globaux : ce peut être participer à une manifestation ou une pétition, mais aussi s'investir dans un syndicat, une association, sa commune, son quartier ». Une façon à la fois d'agir pour ce à quoi l'on croit, mais également de se faire plaisir, de nouer des contacts, de faire évoluer son regard : « Cela prend du temps mais permet aussi de rencontrer des gens issus d'univers différents, de comprendre l'autre, partager nos réalités, négocier... C'est cela le vivre ensemble. »

Christophe DUBOIS

¹ Selon le très instructif Rapport mondial de suivi de « l'Education pour tous », 2007, Unesco (www.unesco.org/education).

² A. Akkari & P. Dasen, « Pédagogies et pédagogues du Sud », L'Harmattan, 2004

³ Battiste & Henderson, « Protecting indigenous knowledge and heritage », 2000, Purich Publishing

⁴ P. Freire, « Pédagogie des opprimés », Ed. Maspéro, 1974



Maria Mumpuni, ONG BIMA, Indonésie.

« J'utilise principalement des méthodes de pédagogie active, comme des jeux, des discussions, des observations sur le terrain, des analyses via les cartes mentales, des dessins... Notre approche dépend du contexte du groupe cible (NDLR : très variable en Indonésie, composée de 17.000 îles et de plusieurs centaines de langues). De manière générale, nous partons de la vie quotidienne, pour ensuite élargir à des aspects plus globaux. Par exemple, avec les enseignants, nous partons des besoins en outils pédagogiques, avec les gens de la côte nous partons des problèmes marins, avec les mères nous partons de l'alimentation... »



Syrille Dikoume, ONG GADEL, Cameroun.

« Les notions d'Education en général et singulièrement d'Education au Développement comme d'Education à l'Environnement relèvent de l'Education Globale dont la finalité participe de l'émancipation individuelle et sociale. Face à la mondialisation et ses avatars, on ne peut assumer pleinement sa citoyenneté et ses responsabilités, si l'on se départit de l'une de ces deux formes d'éducation que je trouve interactives et complémentaires. »